**MUSIQUE ET PRECOCITE**

Certaines heures de méthodologie, dans l’établissement scolaire où je travaille, sont des heure d’étude dirigée où un binôme d’enseignants référents crée, dans une salle de classe, une atmosphère chaleureuse et conviviale. Là, ils expliquent autrement à un groupe d’élèves précoces ce qui n’a pas été compris durant un cours. Plus que reprendre une leçon, ils donnent des outils leur permettant de mieux assimiler un apprentissage. Les méthodes peuvent varier selon les groupes, les leçons ou le binôme d’enseignants. Parfois, à la demande de la psychologue scolaire et des parents, l’un des enseignants peut être détaché pour voir l’élève et tenter de comprendre ce qui ne fonctionne pas dans ses manières d’être et d’apprendre. Il aura à cœur de trouver la méthode pour combler un retard ou compenser un trouble d’apprentissage diagnostiqué par le professeur principal et la psychologue. C’est dans ce cadre-là que je vais vous expliquer, en partie ce que j’ai vécu avec Théophile.

Ainsi, dans l’établissement où je travaille en tant que professeur, il y a, Théophile (son prénom, comme les prénoms de tous les patients que j’évoquerai dans ce mémoire ont été modifiés). Il va sur ses 11 ans et est en quatrième. De toute petite taille et d’une nature, selon la psychologue, solitaire et hypersensible, Théophile a beaucoup de mal à s’intégrer. Ses facultés en mathématiques, selon son professeur principal, sont celles d’un première S, sa façon de canaliser ses émotions, surtout devant la difficulté et dans le travail de groupe, est celle d’un élève… de 11 ans.

Cette disjonction entre l’intellectuel et l’émotionnel est très dure à vivre pour lui.

Curieux, de par mes aptitudes théâtrales, aux travaux de ce que l’on nomme aujourd’hui « la scénothérapie », j’ai eu l’idée au tout début de nos séances d’utiliser des textes venant du théâtre ou du cinéma traitant justement de cette problématique que sont les troubles d’apprentissage dans le domaine scolaire chez les enfants précoces. En m’imaginant Théophile les lire, je me disais que ces textes formuleraient en mots ce qui n’étaient que des pensées diffuses et l’émotion que susciterait la lecture réconcilierait peut-être son intellect et ses ressentis… Las.

Si la lecture et le visionnage de ces textes (*L’élégance du hérisson* de Muriel Barbery, *No et Moi* de Delphine de Vigan, *Will Hunting* de Gus van Sant →

 <http://www.youtube.com/watch?v=x0wv093fIAI>) ont permis sur l’instant aux personnes du groupe que j’avais de verbaliser l’importance de ressentir avant d’intellectualiser… je réalisais vite que ces mêmes élèves, et Théophile en particulier, après s’être emparé du matériau textuel, analysaient sur le champ leur interprétation au lieu de rester sur l’émotion ressentie. Le texte, ainsi, était oublié au profit de la réflexion et les émotions vécues pendant la lecture devenaient intellectualisées, déformées… comme si à force de mettre en mots ce qu’il venait de se passer l’émotion n’avait jamais existé. Il semblait bien que les mots, ici, permettaient de refouler un territoire inconnu pour mieux se retrouver dans des sentiers bien balisés : ceux de la connaissance et des concepts.

Théophile, lui-même, me disait après le visionnage de l’extrait du film *Will Hunting* :

*« Oui, mais… l’amour, si je n’ai pas de mots pour la penser, je peux pas savoir que je la ressens ! Les mots, aux moins, c’est sûr ! »*

« Les mots, au moins, c’est sûr… » Belle phrase mettant à mal mon idée qu’un texte seul suffirait à débloquer l’idée selon laquelle il est aussi nécessaire de ressentir pour mieux appréhender les êtres et les choses… Se laisser bercer par ses émotions pour mieux les canaliser ensuite, réveiller l’inconscient pour mieux faire resurgir ce que l’on a enfoui, voilà une démarche bien difficile quand on s’est visiblement habitué à penser. Marion Milner, elle-même, avait les mêmes interrogations :

*« Mais à défaut de la raison, quoi d’autre ? N’existait-il pas un sens intuitif qui vous disait comment vivre, quelque chose de semblable à l’instinct qui pousse un chien à manger de l’herbe quand il est malade. Je savais qu’une idée pareille provoquait le doute, mais je trouvais que c’était une possibilité à ne pas négliger. Peut-être un sens de cette sorte se manifesterait-il à travers les besoins spontanés que l’on éprouve. Ou peut-être ce genre de sens, bien qu’il existât, s’était-il émoussé à cause de notre mode de vie et donc certains besoins étaient-ils au repos, mais existait-il, au-dessous, un genre de besoin différent, qui entretenait une relation réelle avec les nécessités essentielles de notre existence. » (1)*

(1) MILNER Marion, Une vie à soi, Gallimard, 2008, p37.

Si les mots pouvaient être un frein à ma démarche, la musique parviendrait peut-être à attraper une émotion puisque la pratique instrumentale, par définition, se sert d’un autre langage pour partager quelque chose. Par chance, Théophile fait du violon. Moi aussi. Je me suis donc dit qu’une petite discussion musicale pourrait nous libérer et sortir Théophile de son « autisme émotionnel ».

Car il me semble que sous bien des aspects, par la densité du monde intérieur qu’elle engendre, la composition musicale est une activité quasi « autistique » et relève parfaitement de la problématique sur la précocité. (Certains compositeurs souffraient de précocité avérée comme Mendelssohn ou Mozart). En musique, l'improvisation est une forme de composition spontanée, qui, à ce monde intérieur, doit ajouter une attention sans faille, et en temps réel, au rendu sonore. Cette communication non verbale, qui passe par la sensibilité des deux personnes, est un lien entre l’intériorité du musicien et celle de l’enfant précoce, dont l’instrument de musique est le vecteur, créant ainsi une passerelle de communication entre deux intimités profondes. On pourra ainsi, par exemple appréhender la boucle rythmique du geste répétitif de l’enfant, afin de la traduire musicalement, et de la développer.

Appréhender la boucle rythmique du geste répétitif de l’enfant, c’est ce que j’ai fait avec Théophile… mais là encore, en écrivant ces lignes, je réalise moi-même que ce qui me semblait un beau concept sur le papier était difficile à réaliser sur le terrain… comme si je me prenais au propre piège de ma problématique en « plantant » mes premières séances avec Théophile parce que je voulais calquer sur lui des méthodes que j’avais théorisées… au lieu de sentir, moi-même, dans la logique de l’instant, ce qu’il fallait qu’on fasse, en communion d’esprit l’un avec l’autre, sans forcément attendre un résultat… mais vivre quelque chose, tout simplement.

Et c’est justement là que quelque chose est née. Nous faisons avec Théophile un jeu violonistique : jouer de plein de façons différentes un passage musical.

L’exercice pour lui était très dur car il calquait en tout état de cause ses airs sur des formes préexistantes plus qu’il n’imaginait et créait vraiment quelque chose à lui. Souvent, il jouait vite pour montrer qu’il pouvait être brillant. Il avait l’air de beaucoup souffrir et je le lui faisais remarquer, ce qu’il prenait très mal. Je lui demandais alors qu’il me demande de jouer une émotion. « La colère, me disait-il ». Je jouais une improvisation en insistant sur les « forte » et sur les cordes graves et le questionnai juste après pour savoir ce qu’il s’était représenté. « La voix de Zeus, me dit-il, très sérieux. La voix de Zeus qui envoie plein d’éclair sur les gens tout en bas »

* Très bien, fis-je. A toi maintenant. Tu me joues une émotion ?

(Il s’exécute aussitôt sans attendre ma proposition et fait plein d’aigus à toute vitesse)

Réalisant que la rapidité et les aigus sont pour lui comme les mots : une citadelle l’empêchant de ressentir, je lui demande de me jouer « la mélancolie ». Il s’exécute, piqué par le défi (Théophile marche beaucoup au défi. Il aime se mesurer à moi et me montrer ce dont il est capable). Je le dirige un peu au début, le priant de ralentir quand il s’excite, le rassurant sur les fausses notes qu’il peut faire en disant que les fausses notes, justement, montrent qu’il y a quelque chose qui ne va pas et qu’elles sont nécessaires à ce qu’il est en train de créer. Et là, quelque chose est en train de s’opérer. Théophile change de visage. Ses traits se décrispent, ses yeux s’humidifient. Pour la première fois (il ne me le dira qu’après), la musique est là pour retranscrire ce que les mots ne peuvent approcher seuls, la musique est là pour me montrer et me faire partager, non pour l’isoler et lui permettre de peaufiner une technique. Car l’importance qu’accordait Théophile à la technique était justement ce qui l’empêcher de se laisser aller. Aussi, quand Marion Milner dit :

« *Ayant découvert ceci [l’importance de l’inconscient], il me fallait trouver de quoi dépendait ce spectre large, car je m’aperçus que je ne parvenais pas toujours à y accéder. Ceci me conduisit à découvrir une partie de mon esprit avec laquelle je n’avais jamais compté, à découvrir que quand ma pensée est « aveugle », c’est à dire quand je n’étais pas consciente de ce que je pensais, mes idées pouvaient être très enfantines et déraisonnables*» (1)

Je pense à l’importance que ce qui semble idiot intellectuellement est souvent le terreau fertile d’une émotion sensée.

(1) MILNER Marion, Une vie à soi, Gallimard, 2008, p38.

 Réaliser ceci par la musique (les fausses notes font partie du morceau, les changements de rythme, de structure et de tonalité – illogiques et insensés dans un apprentissage académique, terriblement humains et justes dans une vraie improvisation qui restitue musicalement une émotion) fait comprendre à Théophile, je pense, qu’il n’y a pas de choses idiotes. Ou plutôt si. Il y a bien de l’idiot en soi. Accepter cet autre soi, c’est s’accepter soi tout entier (Cette idée d’absurde est une notion que j’ai heureusement pu développer avec Valentin, un autre patient que j’évoquerai plus tard). Cela n’a pas été évident à intégrer pour Théophile. Pour contrôler toute émergence émotionnelle, pour neutraliser cette force de l’affectif, Théophile mettait en place ce que Jeanne Siaud-Facchin appelle « la défense par la cognition » (1), ce mécanisme permettant de faire passer par l’intellectuel, par la logique, par la raison toute donnée émotionnelle.

*« L’énergie consacrée à ce mécanisme est considérable car les attaques du monde émotionnelle sont constantes et se renouvellent sans cesse »*

 Théophile n’avait donc pas de répit. La crainte de l’émergence émotionnelle soudaine et brutale qui pourrait venir désorganiser tout son fonctionnement et tout balayer sur son passage devait véritablement créer une tension psychique insoutenable. (« Mes pensées sont comme plein de bruits qui essayent d’exister parmi le bruit » me dira-t-il un jour). Aussi me suis-je intéressé en continuant à voir Théophile avec d’autres méthodes musicales pour dissiper ses voix intérieures discordantes.

Car quand Edith Lacourt, dans *La musicothérapie*, écrit :

 *« Dans ce contexte [le travail thérapeutique via une médiation musicale], le son crée le lien entre la terre et le ciel, entre l’homme et les dieux, il est véritablement le médiateur. Le problème dont souffre le patient constitue une atteinte de la substance sonore de l’être, produisant un envahissement par l’inerte. La thérapie s’appuie, elle, sur le son – instrumental ou organique – pour raviver, revivifier cette partie sonore endommagé » (2)*

*(1)* SIAUD-FACCHIN Jeanne, L’enfant surdoué. Odile Jacob, 101.

*(2)* LECOURT Edith, La musicothérapie, Editions Eyrolles, 3ème irage, p. 67.

Je créai tout de suite un lien avec ce que je venais de vivre avec Théophile. Notre conversation musicale pouvait recréer tranquillement un substrat cognitif saturé et « endommagé » et j’avais à cœur de croire que ce nouveau lien, justement, allait pouvoir recréer tout un faisceau de pensées qui, avec le temps, s’était chez Théophile ramifié en une structure alambiquée et nouée. Jeanne Siaud-Facchin le dit :

*« Chez l’enfant surdoué, la pensée est construite en réseaux. Chaque idée génère une ramification de nouvelles idées qui à leur tour et pour chacune d’entre elles vont produire de nouvelles associations et ainsi de suite. » (1)*

 Mes conversations musicales répétées hebdomadairement avec Théophile, allaient-elles adoucir ces ramifications mentales et l’aider, par les sens, à trier l’importance de cet immense écheveau vampirisant et complexe ???

C’est dans cet état d’esprit que Théophile, après un bon mois de conversations musicales hebdomadaires, me dit, sur un ton sentencieux :

* Olivier, tu sais quoi ?
* Non, Théophile, quoi donc ?
* Je me retrouve complètement dans ce que dit Maupassant ?
* Ah oui ?
* Oui…
* Et pourquoi donc Théophile ?
* Il a dit un jour une phrase très vraie.
* Et laquelle ?

Théophile prend la pose et déclame sur un ton exagérément théâtral :

* « les idées nous rendent fous quand nous ne savons pas leur résister ».

*(1)* SIAUD-FACCHIN Jeanne, L’enfant surdoué. Odile Jacob, 101.

Connaissant cette citation pour faire lire la nouvelle *Le Horla* à mes troisièmes, je me rappelais l’état d’esprit de l’écrivain quand celui-ci, atteint de syphilis, écrivait sa propre histoire dans ce fascinant conte fantastique aux faux-airs autobiographiques narrant l’histoire d’un homme progressivement persuadé – il en deviendra d’ailleurs complètement fou – qu’un esprit est en train de le posséder.

Je laisse planer un petit silence, espérant que Théophile rebondisse sur cette maxime qu’il avait dénichée sur Internet.

* Car, moi, vois-tu, je suis comme Maupassant.

Cherchant à décrisper l’ambiance par le ton de Théophile, de plus en plus cérémonieux, je lui rétorque, un petit sourire au coin des lèvres :

* Tu veux dire que tu es fou ?

Théophile ne réagit pas à ma remarque.

* Disons qu’on croit que je le suis… me dit-il, un peu poseur, avant de compléter : Et peut-être que je le suis un peu… vu qu’à chaque fois que je ne comprends pas quelque chose… je me sens obligé de « wikipedier » la chose, une nouvelle chose appelant une nouvelle chose, j’ai par exemple au final, hier soir, « wikipedié » 27 articles et me suis couché à 1h du matin !
* C’est quelque chose que je fais aussi souvent, lui dis-je, toujours soucieux de décrisper ce que je perçois comme une angoisse latente, me disant qu’avec ce genre de remarque, je lui fais bien comprendre que ce comportement n’est pas si exceptionnel et pas forcément à rattacher au cas plutôt morbide et funèbre de Maupassant. Ça veut peut-être dire qu’on est fou tous les deux ?

Théophile sourit. Un sourire qui n’est pas franc et massif mais qui est visible. Il faut que je fasse quelque chose. Je décide d’abandonner mon violon et notre traditionnel exercice de conversation musicale par violons interposés. Il faut que je trouve quelque chose d’autre, mais quoi ?

Je l’avoue, Théophile me fascinait. Je craignais le contre-transfert car moi-même, encore aujourd’hui, alors que ma précocité diagnostiquée sur le tard, est complètement canalisée et utilisée à bon escient, je pense encore beaucoup comme le pense ce jeune homme. Il m’arrive, ce n’est pas rare du tout, de passer des soirées entières, parfois des nuits, devant l’ordinateur afin de satisfaire ma curiosité capricieuse. Une curiosité dont le joug et le poids seraient tels que je me sentirai rassasié et apaisé qu’au moment où j’aurai satisfait entièrement « le truc » que je n’ai pas compris ou « la chose » que je ne sais pas encore. Craignant de calquer sur Théophile ce que fut pour moi cette tyrannie de l’esprit sur mon sommeil et ma sérénité, je pense encore à ce qu’écrivait Jeanne Siaud-Facchin sur le sujet :

*« D’une façon générale, l’enfant surdoué suscite des contre-attitudes qui peuvent être radicalement opposées et passer du rejet le plus total à la fascination la plus absolue.*

*Le thérapeute n’est pas à l’abri de ces contre-attitudes. Celles-ci peuvent être stables ou changeantes. Par exemple, un thérapeute qui dénie l’existence des particularités de l’enfant surdoué manifeste une attitude plutôt rejetante. Le diagnostic de surdoué l’agace et il peut avoir tendance à manifester une forme d’admiration envers l’enfant, il n’en demeure pas moins qu’elle imprègnera le processus thérapeutique.*

*Dans une perspective opposée, un thérapeute peut au contraire manifester une forme d’admiration à cette enfant à l’intelligence si singulière. Il peut alors avoir tendance à passer à côté de certains mécanismes ou de certaines manifestations de la souffrance de l’enfant parce qu’il est aux prises avec la fascination qu’il éprouve. » (1)*

Eviterais-je, moi, apprenti art-thérapeute cet écueil ? Conscientiser et verbaliser un contre-transfert, n’est-ce pas déjà un peu quelque part l’éviter et commencer à le dépasser ??? N’écoutant que mon instinct, je demande à Théophile :

* Théophile, imagine la chose suivante : tu es le héros d’un film sur la précocité…
* Comme dans *Will Hunting* ? me coupe-t-il, visiblement ravi.
* Oui, exactement, repris-je. Imagine que le réalisateur doit filmer le moment où tu es submergé par toutes ces idées qui partent ensuite en arborescence… Quelles images, quels sons, lui suggèrerais-tu pour que le spectateur comprenne bien ce qu’il t’arrive ?

*(1)* SIAUD-FACCHIN Jeanne, L’enfant surdoué. Odile Jacob, 158.

Flatté de se voir le héros d’un film, Théophile réfléchit très sérieusement. Il lève les yeux, perdu dans ses pensées. Je sentais bien que le fait de mettre en images et en sons ses angoisses allait le toucher. Théophile finit par me répondre :

* On pourrait me voir comme dans une bédé. Je suis dans une case, sur mon bureau d’écolier. Et dès que le prof dit un truc que je ne comprends pas ou qui me parle, on peut voir une bulle sur ma tête… et une bulle en appellerait une autre… et elle ferait, à chaque fois un bruit bizarre dès qu’elle apparaitrait…



* Et ce bruit continuerait tout le temps ou bien resterait audible seulement où cette nouvelle idée apparait ???

D’abord décontenancé par ma proposition, les yeux de Théophile s’illuminent.

* Tu veux dire qu’il pourrait se superposer et faire une espèce de cacophonie bizarre ?

Je hausse les épaules.

* Je voulais juste être sûr de bien comprendre, c’est ton film à toi, pas le mien, lui dis-je.
* Non, mais ça pourrait être vachement cool. Tous les bruits se superposeraient à chaque nouvelle idée… ça pourrait bien montrer… (je vois qu’il réfléchit au poids des mots qui vont suivre) le bazar qu’il y a dans ma tête !

Sautant sur l’occasion, je me rue sur mon looper, petit appareil électronique que je garde toujours près de moi quand je fais des exercices de médiation musicale.

* Qu’est-ce que c’est ? me demande immédiatement Théophile, très impressionné, tandis qu’il me voit brancher tout plein de fils entre eux.
* Un looper, dis-je, un grand sourire aux lèvres. C’est un engin qui permet à un artiste de superposer plein de sons entre eux. De les combiner, d’en enlever un, d’en rajouter un autre… et de voir – ou plutôt entendre – ce que ça fait.

Joignant immédiatement le geste à la parole, je crée un rythme avec mes mains (deux croches et une noire), un rythme qui tournera indéfiniment en boucle grâce à l’appareil tant que je l’aurai décidé. Je le combine aussitôt avec une blanche que j’exécute en claquant des doigts. Puis, toujours sans réfléchir, je fais quelques bruits de bouche très saccadé (deux triolets) qui se superposent immédiatement aux rythmes précédents. Théophile est fasciné. Profitant de la singularité de l’instant, je chantonne deux petites notes (mi bémol et fa/noire pointée et croche), comme un mantra, deux petites notes lancinantes qui, mélangées à tout ce qui vient de se faire me permettront ensuite de chanter une chanson de Nino Ferrer (*Je vends des robes*), une chanson surréaliste et absurde qui débite, comme un inventaire à la Prévert, une liste de choses sans liens apparents, si ce n’est les rimes. Je chante cette chanson délibérément car je sais que Théophile l’a apprise à la chorale en musique. Trop content de finir la chanson avec moi, Théophile veut jouer et s’approprier ce drôle d’engin. Je le calme un peu et le fais s’asseoir.

* Qu’est-ce qu’il vient de se passer ? lui demandé-je très calmement.
* Tu as fait tout plein de bruits sans rapports entre eux… et pourtant ils se sont mariés, me déclama-t-il avec ce petit ton ostentatoire qu’il prenait souvent lorsqu’il voulait se montrer sérieux.

A ce niveau de conversation, je ne voulais pas, en tant qu’art-thérapeute stagiaire, expliciter de manière trop nette ce qui venait de se passer tant je voulais être sûr que Théophile fasse bien le lien entre ces bruits intérieurs cacophoniques et les bruits harmonieux extérieurs qu’il venait d’écouter. Je n’étais pas non plus, à cet instant, en train de théoriser ce que pouvait être le phénomène d’outil transitionnel en musique car il me semblait difficile à conscientiser. Peut-on, effectivement, avoir un support transitionnel qui soit immatériel ??? Pour moi, l’objet transitionnel, cher à Winnicott, était une qualité appliqué à un objet, à un moment, dans une relation et un contexte précis. Il ne pouvait donc pas exister de « musique transitionnelle »… Et pourtant…

Edith Lecourt, bien plus tard, allait me donner des pistes de réflexions assez stimulantes en élargissant la notion d’objet à « phénomène » transitionnel. Cette idée, plus large que celle d’objet, ne permettrait-elle pas de prendre en compte le jeu et les activités culturelle et artistique… et donc musicale ???

Ainsi, par exemple écrit-elle :

*« Le babil du bébé (cette façon dont le bébé traite ses productions sonores comme une substance malléable, d’exploration du monde sonore et de jeu) peut représenter, à une période de l’évolution de l’enfant, un objet transitionnel et être par la suite remplacé par un autre, du domaine sonore, comme une petite musique pour s’endormir ou encore un jouet sonore, ou d’un autre domaine comme l’ours en peluche. » (1)*

Dans ces propos, est-ce que je ne tenais pas, là, par mon looper, véritable objet sonore par excellence, un phénomène transitionnel, un jeu aussi, un déconditionnement en même temps qu’un moyen de recréer un schéma cassé ou obsolète, qui allait permettre à Théophile de repeupler harmonieusement son univers intérieur sonore ??? Pour la première fois, je tenais peut-être par cet objet médiateur et par la production musicale qui allait s’effectuer une pré-forme, un schème, qui permettrait une rencontre entre les éléments inconscients parasitant la pensée de Théophile et ce qui allait s’inscrire dans sa création. (2)

Entre deux séances de conversations musicales, nous nous sommes souvent amusés –j’ose dire le mot – à dessiner les pensées parasites de Théophile et à leur imaginer un rythme ou une mélodie, parfois les deux. En les mélangeant avec le looper, nous tentions de voir comment elles pouvaient de temps à autre se combiner ou pas. Le plus important, à vrai dire, n’était pas là.

(1) LECOURT Edith, La musicothérapie, Editions Eyrolles, 3ème irage, p. 67.

(2) Cette pensée m’est venue en reprenant la structure de la phrase qui définit l’art-thérapie sur le site de schème. Je la repends librement encore à la page 30 et dans la conclusion. (<http://www.art-therapie-lyon7.fr/> («Que la personne soit en difficulté psychique ou non, l’œuvre inscrit dans sa matière les passages cherchés vers la parole. La parole, le geste, se déposent en un lieu. C’est ce lieu, cet objet médiateur, lorsque les nœuds psychiques viennent à devenir contraignants ou trop douloureux, qui sert de motif, de pré-forme (schème) à la rencontre. Il permet que des éléments inconscients se déploient entre les deux acteurs de celle-ci.

L'art-thérapeute ne soumet aucune analyse des productions aux patients durant les séances. Il les amène au fur et à mesure des travaux effectués à découvrir leur langage là où il était bloqué, angoissant, impossible. »)

 Le plus important était que Théophile, par ce procédé, allait pouvoir repenser ses schémas mentaux et partir du principe que ceux-ci ne seraient pas systématiquement cacophoniques ou sans fin.

Sa parole et ses pensées s’étant déposées dans cet outil, un outil sublimant ce qui était au début l’objet d’un mal-être, je réalise après coup que Théophile a vraisemblablement trouvé dans cet objet un espace. Véritable médiateur, il a permis, non plus d’évoquer une angoisse, mais de chanter et jouer avec ses peurs inconscientes. La pensée en arborescence (nous aurons l’occasion de revenir encore sur ce terme), d’abord diffuse et confuse, s’est éclaircie par le chant. Car le chant, ici, a induit une structure, un schème, en organisant la création musicale selon des règles que Théophile connaissait : le rythme et la mélodie. C’est ainsi qu’une de ses créations baptisées « Monomanie qui s’efface » a vu le jour. En le voyant un jour au début d’une séance très énervé et agité (il pensait avoir raté un contrôle de mathématiques), je lui ai demandé sans réfléchir :

* Cette colère, là, en musique, ça ressemblerait à quoi ?
* A quatre doubles-croches. Des doubles-croches continuelles, sans fin, sans musique, comme un pivert infatigable.
* Ok, lui dis-je en lui tendant le micro, tu me les fais ?

Il s’exécute sans demander son reste, visiblement trop heureux d’expulser sa rage. Je bats juste la mesure avec mon pied, ce qui l’amuse car il souhaite de toute évidence tenir le plus longtemps possible le tempo qu’il a commencé en allant jusqu’au bout de sa respiration. Une fois sa litanie de doubles-croches terminée, je continue sans lui laisser le temps de réfléchir, ne voulant pas qu’il pense son travail trop vite, juste qu’il inscrive ses émotions, qu’il dépose ces nœuds psychiques qui le tourmentaient.

* Très bien. Et maintenant, on fait quoi par-dessus ?
* On met du vent, me dit-il.
* Du vent ?
* Oui, du vent, avec la bouche, comme des vagues qui viennent et qui se fracassent.
* Très bien, on y va, lui répondis-je en lui tendant encore une fois le micro.

Théophile fait le vent avec sa bouche sur la figure des quatre doubles-croches. Il prend apparemment beaucoup de plaisir. Une fois le vent terminé, je le relance encore :

* Et maintenant ?
* Je chuchoterai bien quelque chose, me dit-il déjà à voix basse.
* Vas-y, le micro t’attend, répliquai-je du tac au tac, joignant le geste à la parole.

Théophile semble hésiter. Je ne le ménage pas, lui faisant croire que j’enregistre.

* Mais je ne sais pas quoi dire, me dit-il, désemparé.
* On s’en fiche ! Ce sont des chuchotements. Quand on chuchote, c’est pour ne pas être entendu, non ?

Ma remarque fait mouche. Il m’arrache le micro des mains, attend l’équivalent de huit temps (soit 32 doubles-croches, 4 par temps) et chuchote en improvisant :

* Je m’en fiche, tac, je m’en fiche, toc, je m’en fiche paf, je m’en fiche, plouf.

Il éclate de rire, fier de son coup et me rend le micro. Je rigole aussi avec lui, laisse un petit silence s’installer et lui fais écouter, depuis le début, sa production sonore. Il l’écoute religieusement et me lance, l’air taquin, une bonne trentaine de secondes après la dernière note.

* C’est là qu’il faut que je dise comme dans les films, que tu es une personne sensationnelle ?
* Pourquoi serais-je sensationnel lui répondis-je en jouant la carte de la candeur.
* J’étais énervé et je ne le suis plus ?
* Pourquoi ? Simplement, d’après toi parce que tu as un peu déblatéré dans un micro ?
* Et pourquoi pas ?

Je ne réponds pas et le laisse seul face à son interrogation. Il continue son raisonnement après une bonne minute de silence.

* Je me suis juste rendu compte que ma colère… c’était comme… (il reste encore un temps perdu dans ses pensées que je n’interromps pas puis il se reprend) Le pivert qui martelait comme un dingue au début, il était le socle permettant à tout le reste de se construire… On dit « pas de bras, pas de chocolat », on pourrait dire aussi « pas de colère, pas de…
* Pas de… ?
* C’était comme si le vent que je faisais avec ma bouche l’avait dispersée. Comme si elle n’existait plus.
* A-t-elle réellement existé pour disparaître si vite ? Peut-être, du coup, n’était-ce que…

Il me regarde, attendant le mot de la fin. Je n’ai aucune idée de ce que je vais dire. J’espérais plutôt qu’il m’aide à terminer lui-même la phrase… ce qu’il finit par faire :

* Peut-être n’était ce qu’un prétexte.
* Un prétexte pour quoi ?
* Pour remettre de l’ordre dans mes idées et voir l’essentiel.
* Et c’est quoi l’essentiel ?
* Réaliser que ma pensée n’est peut-être pas si désorganisée que ça si je la prends par le bon bout !

Pour reprendre les termes d’Edith Lacourt, lors de notre dernière séance, j’avais à cœur que Théophile possède « son ours en peluche, rassurant et protecteur, musical. » Nous avons donc travaillé sur un texte de son cru (VOIR ANNEXE N°1). Un texte que Théophile a mis en mot en le structurant par des grilles rythmiques… chaque rythme ayant été au préalable dessiné, métaphorisé en représentant une colère ou une rancœur (Ces rapprochements « synesthésiques » ont suscité chez moi de grandes interrogations, A plusieurs égards, elles se font l’écho du livre *Je suis né un jour bleu* de Daniel Tammet). Sublimant ainsi ses pensées parasites pour en faire une véritable création personnelle, nous avons ensuite enregistré son morceau sur un format MP3. Théophile avait à la fin de la séance sa chanson, son objet transitionnel musical !

**ANNEXE N°1**

Poème à un sceptique face à la magie (écrit par Théophile, 10 ans)

La magie, monsieur, n’est pas qu’une combine

Une astuce qu’on truque, un terrain qu’on démine.

C’est une philosophie… plus qu’une pratique,

Un échange de mots en petite musique,

Un moyen de voir, de sentir ou d’espérer

Un art non pas de prendre mais de donner.

La magie, monsieur, c’est donner des étoiles,

C’est lever seulement une partie du voile,

Faire du mystère une profession de foi

Aimer l’obscur et la clarté tout à la fois.

La magie, monsieur, est un péril incessant,

Un choix impossible et un doute permanent :

Essayer. Echouer ou en plein dans le mille,

Penser, chaque fois, que tout ne tient qu’à un fil,

Accepter le mépris, les vivats du public,

Apprécier les mercis, apprendre des critiques.

Et se dire, chaque fois, le miracle accompli

La magie n’est pas tant ce que tu fais… mais ce que tu vis !